

Compte rendu

Ouvrage recensé :

RIVIÈRE, Jean-Loup, *Comment est la nuit, essai sur l'amour du théâtre*, Paris, L'Arche, 2002, 140 p.

par Agnès Conacher

L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales, n° 35, 2004, p. 208-210.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/041567ar>

DOI: 10.7202/041567ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

RIVIÈRE, Jean-Loup, *Comment est la nuit, essai sur l'amour du théâtre*, Paris, L'Arche, 2002, 140 p.

Un Galilée, à demi aveugle, demande à Virginia, la fille de sa voisine « comment est la nuit ». « Claire » répond celle-ci à la fin de la pièce de B. Brecht, *La vie de Galilée*. C'est à partir de cet échange qui, toujours, lui fait venir les larmes aux yeux que Jean-Loup Rivière entreprend de dénouer l'énigme qu'est l'amour du théâtre, une énigme qui repose tout entière sur le fait que le théâtre, contrairement à de nombreux autres arts, suppose l'assemblée, ne peut avoir lieu pour un seul car, selon Rivière, « aimer le théâtre, y aller, le fréquenter, le pratiquer, c'est faire partie d'une société ». Moins une collection d'essais qu'une collection de pensées et d'émotions, le texte de Jean-Loup Rivière identifie pour nous tous les liens de l'auteur dramatique au spectateur-

auditeur en passant par la mise en scène qui permettent de parler d'appartenance à une Société idéale, c'est-à-dire à une société sans dogme, sans cadre institutionnel, sans jugement et où gaieté rime joyeusement avec mortalité. Et c'est autour de cette gaieté, « maître mot de tout théâtre » car liée à la multiplicité, que Jean-Loup Rivière structure son texte grâce à des titres qui, en juxtaposant toujours trois éléments comme par exemple « L'Amitié, La Légèreté, La Catastrophe », privilégient la diversité. C'est la juxtaposition et la connexion originale que ces éléments évoquent qui donnent une cohésion au texte de Rivière en faisant apparaître cette Société idéale ou, comme le suggérait déjà mais sans l'expliciter W. Benjamin dans *Origine du drame baroque allemand*, les raisons pour lesquelles au théâtre même si « chacun reste pour soi, chacun reste soi. [...] Les soi ne vont point se rencontrer [...] pourtant en tous résonne le même son ». À la fin du livre, qu'on soit lecteur spécialiste ou amateur, on se sent enrichi, avec l'impression d'avoir en quelques pages beaucoup appris et surtout bien compris ce que l'amour du théâtre implique. Car, mine de rien, grâce à un ton qui mélange celui du professeur érudit avec celui du conteur-témoin amoureux, Rivière procure « le mélange de savoir et d'émoi » contenu dans l'expérience humaine, y compris celle du théâtre et parvient ainsi à faire redécouvrir des pièces bien connues comme *Polyeucte* de Corneille ou *Les fourberies de Scapin* de Molière. Il montre aussi très bien que cette dernière pièce n'est pas une simple farce, mais un morceau de pure virtuosité qui est donc à mettre sur le même plan que les grandes comédies de Molière, car la virtuosité n'est pas « une forme vide » qui dissimule « son contenu derrière l'habileté de son savoir-faire »; elle n'est

pas « un savoir-faire, mais une invitation à traverser le miroir du savoir-faire. » Ailleurs il mêle ses propres réflexions avec celles d'acteur ou d'actrice, comme Adrienne Lecouvreur qui s'étonne dans une lettre qu'on lui demande d'enseigner l'art de la déclamation étant donné qu'elle ne déclame point car, écrit-elle, « la simplicité de mon jeu en fait l'unique et foible mérite »; ou encore rapporte certaines anecdotes dont il fut témoin, comme la fois où le metteur en scène, Klaus Michael Grüber a interrompu après seulement quelques vers la « couturière » de *Bérénice* à la Comédie-Française, un fait totalement inhabituel. Rivière nous rappelle aussi que le théâtre est un lieu de partage qui ne peut pas être réduit à une froide analyse intellectuelle. Son texte parvient, pour reprendre en les déformant un peu les mots d'Antonin Artaud, à nous faire penser avec nos sens et provoque chez le lecteur – même chez le sceptique – celui qui aimerait problématiser la « Société idéale » parce qu'elle est toujours concentrée sur le moment présent – le désir d'abandonner pour une nuit son poste de télévision et d'aller au moins une fois vérifier par lui-même comment l'œuvre théâtrale s'adresse à tous, mais retentit dans chaque soi particulier. C'est pour cette raison que l'on pourrait appliquer la question « comment est la nuit? », aux propos de Rivière sur la farce, genre dont on ne peut non plus, selon lui, tirer de leçon, même sommaire. De ce texte, qui se termine par une très belle analyse du tableau de Tintoret, *Le transport du corps de Saint-Marc*, et plus spécifiquement sur un rideau qui se ferme sur une scène apocalyptique, on peut dire que, comme la farce, il fait table rase « et tout est à faire, refaire, construire, reconstruire.

Psychologies et idéologies ont été dissoutes, un monde neuf est à imaginer. Voilà comment la petite pièce est grande...».

Agnès Conacher
Queen's University